

Patrick Modiano
Accident nocturne



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Patrick Modiano

Accident nocturne

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2003.*

Extrait de la publication

Pour Douglas

Tard dans la nuit, à une date lointaine où j'étais sur le point d'atteindre l'âge de la majorité, je traversais la place des Pyramides vers la Concorde quand une voiture a surgi de l'ombre. J'ai d'abord cru qu'elle m'avait frôlé, puis j'ai éprouvé une douleur vive de la cheville au genou. J'étais tombé sur le trottoir. Mais j'ai réussi à me relever. La voiture avait fait une embardée et elle avait buté contre l'une des arcades de la place dans un bruit de verre brisé. La portière s'est ouverte et une femme est sortie en titubant. Quelqu'un qui se trouvait devant l'entrée de l'hôtel, sous les arcades, nous a guidés dans le hall. Nous attendions, la femme et moi, sur un canapé de cuir rouge tandis qu'il téléphonait au comptoir de la récep-

tion. Elle s'était blessée au creux de la joue, sur la pommette et le front, et elle saignait. Un brun massif aux cheveux très courts est entré dans le hall et il a marché vers nous.

Dehors, ils entouraient la voiture dont les portières étaient ouvertes et l'un d'eux prenait des notes comme pour un procès-verbal. Au moment où nous montions dans le car de police secours, je me suis rendu compte que je n'avais plus de chaussure au pied gauche. La femme et moi, nous étions assis, côte à côte, sur la banquette de bois. Le brun massif occupait l'autre banquette en face de nous. Il fumait et nous jetait de temps en temps un regard froid. Par la vitre grillagée, j'ai vu que nous suivions le quai des Tuileries. On ne m'avait pas laissé le temps de récupérer ma chaussure et j'ai pensé qu'elle resterait là, toute la nuit, au milieu du trottoir. Je ne savais plus très bien s'il s'agissait d'une chaussure ou d'un animal que je venais d'abandonner, ce chien de mon enfance qu'une voiture avait écrasé quand j'habitais aux environs de Paris, une rue du Docteur-Kurzenne. Tout se brouillait dans ma tête. Je m'étais peut-être blessé au crâne, en tombant. Je me suis

tourné vers la femme. J'étais étonné qu'elle porte un manteau de fourrure.

Je me suis souvenu que nous étions en hiver. D'ailleurs, l'homme, en face de nous, était lui aussi vêtu d'un manteau et moi de l'une de ces vieilles canadiennes que l'on trouvait au marché aux puces. Son manteau de fourrure, elle ne l'avait certainement pas acheté aux puces. Un vison ? Une zibeline ? Son apparence était très soignée, ce qui contrastait avec les blessures de son visage. Sur ma canadienne, un peu plus haut que les poches, j'ai remarqué des taches de sang. J'avais une grande éraflure à la paume de la main gauche, et les taches de sang sur le tissu, ça devait venir de là. Elle se tenait droite mais la tête penchée, comme si elle fixait du regard quelque chose sur le sol. Peut-être mon pied sans chaussure. Elle portait les cheveux mi-longs et elle m'avait semblé blonde dans la lumière du hall.

Le car de police s'était arrêté au feu rouge, sur le quai, à la hauteur de Saint-Germain-l'Auxerrois. L'homme continuait de nous observer, l'un après l'autre, en silence, de son regard froid. Je finissais par me sentir coupable de quelque chose.

Le feu ne passait pas au vert. Il y avait encore de la lumière dans le café, au coin du quai et de la place Saint-Germain-l'Auxerrois où mon père m'avait souvent donné rendez-vous. C'était le moment de s'enfuir. Il suffisait peut-être de demander à ce type, sur la banquette, de nous laisser partir. Mais je me sentais incapable de prononcer la moindre parole. Il a toussé, une toux grasse de fumeur, et j'étais étonné d'entendre un son. Depuis l'accident, un silence profond régnait autour de moi, comme si j'avais perdu l'ouïe. Nous suivions le quai. Au moment où le car de police s'engageait sur le pont, j'ai senti sa main me serrer le poignet. Elle me souriait, comme si elle voulait me rassurer, mais je n'éprouvais aucune crainte. Il me semblait même que nous nous étions déjà trouvés elle et moi ensemble dans d'autres circonstances, et qu'elle avait toujours ce sourire. Où l'avais-je déjà vue ? Elle me rappelait quelqu'un que j'avais connu il y a longtemps. L'homme, en face de nous, s'était endormi et sa tête avait basculé sur sa poitrine. Elle me serrait très fort le poignet et tout à l'heure, à la sortie du car, on nous attacherait l'un à l'autre par des menottes.

Après le pont, le car a franchi un porche et s'est arrêté dans la cour des urgences de l'Hôtel-Dieu. Nous étions assis dans la salle d'attente, toujours en compagnie de cet homme dont je me demandais quel était le rôle exact. Un policier chargé de nous surveiller ? Pourquoi ? J'aurais voulu lui poser la question, mais je savais d'avance qu'il ne m'entendrait pas. Désormais, j'avais une VOIX BLANCHE. Ces deux mots m'étaient venus à l'esprit, dans la lumière trop crue de la salle d'attente. Nous étions assis, elle et moi, sur une banquette en face du bureau de la réception. Il est allé parler à l'une des femmes qui occupaient ce bureau. Je me tenais tout près d'elle, je sentais son épaule contre la mienne. Lui, il a repris sa place à distance de nous, au bord de la banquette. Un homme roux, les pieds nus, vêtu d'un blouson de cuir et d'un pantalon de pyjama, ne cessait de marcher dans la salle d'attente, en apostrophant les femmes du bureau. Il leur reprochait de se désintéresser de lui. Il passait régulièrement devant nous et il cherchait mon regard. Mais moi j'évitais le sien parce que je craignais qu'il ne me parle. L'une des femmes de la réception s'est diri-

gée vers lui et l'a poussé doucement vers la sortie. Il est revenu dans la salle d'attente, et cette fois-ci il lançait de longues plaintes, comme un chien qui hurle à la mort. De temps en temps, un homme ou une femme, accompagnés de gardiens de la paix, traversaient rapidement la salle et s'engouffraient dans un couloir en face de nous. Je me demandais vers quoi il pouvait bien mener, ce couloir, et si nous deux, à notre tour, on nous y pousserait tout à l'heure. Deux femmes ont traversé la salle d'attente, entourées de plusieurs agents de police. J'ai compris qu'elles venaient de sortir d'un panier à salade, peut-être le même que celui qui nous avait déposés ici. Elles portaient des manteaux de fourrure, aussi élégants que celui de ma voisine, et elles avaient le même aspect très soigné. Pas de blessures au visage. Mais, chacune, des menottes aux poignets.

Le brun massif nous a fait signe de nous lever et il nous a guidés vers le fond de la salle. J'étais gêné de marcher avec une seule chaussure et je me suis dit qu'il vaudrait mieux enlever l'autre. Je sentais une douleur assez vive à la cheville du pied qui ne portait pas de chaussure.

Une infirmière nous a précédés dans une petite pièce où il y avait deux lits de camp. Nous nous sommes allongés sur ces lits. Un homme jeune est entré. Il était vêtu d'une blouse blanche et portait un collier de barbe. Il consultait une fiche et lui a demandé son nom. Elle a répondu : Jacqueline Beusergent. Il m'a demandé mon nom, à moi aussi. Il a examiné mon pied sans chaussure, puis la jambe en relevant le pantalon jusqu'au genou. Elle, l'infirmière l'a aidée à quitter son manteau et lui a nettoyé, avec du coton, les blessures qu'elle avait au visage. Puis ils sont partis en laissant une veilleuse allumée. La porte était grande ouverte et, dans la lumière du corridor, l'autre faisait les cent pas. Il reparaisait dans l'encadrement de la porte avec une régularité de métronome. Elle était allongée à côté de moi, le manteau de fourrure sur elle, comme une couverture. Il n'y aurait pas eu la place pour une table de nuit, entre les deux lits. Elle a tendu le bras vers moi et elle m'a serré le poignet. J'ai pensé aux menottes que portaient les deux femmes tout à l'heure et, de nouveau, je me suis dit qu'ils finiraient par nous en mettre à nous aussi.

Dans le corridor, il a cessé de faire les cent pas. Il parlait à voix basse avec l'infirmière. Celle-ci est entrée dans la chambre suivie du jeune homme au collier de barbe. Ils ont allumé la lumière. Ils se tenaient debout, à mon chevet. Je me suis tourné vers elle et, sous le manteau de fourrure, elle a eu un haussement d'épaules, comme si elle voulait me signifier que nous étions pris au piège et que nous ne pouvions plus nous échapper. Le brun massif demeurait immobile, les jambes légèrement écartées, les bras croisés, dans l'encadrement de la porte. Il ne nous quittait pas du regard. Sans doute se préparait-il à nous barrer le passage au cas où nous aurions tenté de sortir de cette chambre. Elle m'a souri, de nouveau, de ce sourire un peu ironique qu'elle avait eu, tout à l'heure, dans le panier à salade. Je ne sais pas pourquoi, ce sourire m'a inquiété. Le type au collier de barbe et à la blouse blanche se penchait vers moi et, aidé par l'infirmière, il m'appliquait sur le nez une sorte de grosse muselière noire. J'ai senti l'odeur de l'éther avant de perdre connaissance.

*

De temps en temps, j'essayais d'ouvrir les yeux, mais je retombais dans un demi-sommeil. Puis je me suis rappelé vaguement l'accident et j'ai voulu me retourner pour vérifier si elle occupait toujours l'autre lit. Mais je n'avais pas la force de faire le moindre geste et cette immobilité me procurait une sensation de bien-être. Je me suis souvenu aussi de la grosse muselière noire. C'était sans doute l'éther qui m'avait mis dans cet état. Je faisais la planche et me laissais dériver dans le courant d'une rivière. Son visage m'est apparu avec précision, comme une grande photo anthropométrique : l'arc régulier des sourcils, les yeux clairs, les cheveux blonds, les blessures sur le front, aux pommettes et au creux de la joue. Dans mon demi-sommeil, le brun massif me tendait la photo en me demandant « si je connaissais cette personne ». J'étais étonné de l'entendre parler. Il répétait sans cesse la question avec la voix métallique de l'horloge parlante. À force de scruter ce visage, je me disais que oui, je connaissais cette « personne ». Ou alors, j'avais croisé quelqu'un qui lui ressemblait. Je ne ressentais plus la douleur à mon pied gauche. Je portais, ce

soir-là, mes vieux mocassins à semelles de crêpe et au cuir très rigide, dont j'avais fendu le haut à l'aide d'un ciseau, parce qu'ils étaient trop étroits et me faisaient mal au cou-de-pied. J'ai pensé à cette chaussure que j'avais perdue, cette chaussure oubliée au milieu du trottoir. Sous le choc de l'accident, le souvenir du chien qui s'était fait écraser il y a longtemps m'était revenu en mémoire, et à présent je revoyais l'avenue en pente, devant la maison. Le chien s'échappait pour rejoindre un terrain vague, au bas de l'avenue. J'avais peur qu'il ne se perde, et je le guettais de la fenêtre de ma chambre. C'était souvent le soir, et chaque fois il remontait lentement l'avenue. Pourquoi cette femme était-elle maintenant associée à une maison où j'avais passé quelque temps dans mon enfance ?

De nouveau, j'entendais l'autre me poser la question : « Connaissez-vous cette personne ? » et sa voix était de plus en plus douce, elle devenait un chuchotement, comme s'il me parlait à l'oreille. Je continuais à faire la planche, je me laissais dériver dans le courant d'une rivière qui était peut-être celle le long de laquelle nous allions

nous promener avec le chien. Des visages m'apparaissaient au fur et à mesure, et je les comparais avec la photo anthropométrique. Mais oui, elle avait une chambre, au premier étage de la maison, la dernière, au bout du couloir. Le même sourire, les mêmes cheveux blonds mais coiffés un peu plus longs. Une cicatrice lui barrait la pommette gauche, et je comprenais brusquement pourquoi j'avais cru la reconnaître dans le car de police secours : à cause des blessures qu'elle portait sur le visage et qui m'avaient sans doute évoqué cette cicatrice, sans que je m'en rende bien compte sur le moment.

Lorsque j'aurais la force de me retourner du côté de l'autre lit où elle était allongée, je tendrais le bras et j'appuierais ma main sur son épaule pour la réveiller. Elle devait toujours être enveloppée dans son manteau de fourrure. Je lui poserais toutes ces questions. Je saurais enfin qui elle était exactement.

Je ne voyais pas grand-chose de la chambre. Le plafond blanc et la fenêtre, en face de moi. Ou plutôt une baie vitrée à droite de laquelle oscillait une branche d'arbre. Et le ciel bleu derrière la vitre, d'un bleu si pur que dehors j'imaginai une belle journée

d'hiver. J'avais l'impression de me trouver dans un hôtel de montagne. Quand je pourrais me lever et marcher jusqu'à la fenêtre, je m'apercevrais qu'elle donnait sur un champ de neige, peut-être le départ des pistes de ski. Je ne me laissais plus porter par le courant d'une rivière, mais je glissais sur la neige, une pente douce qui n'en finissait pas, et l'air que je respirais avait une fraîcheur d'éther.

La chambre paraissait plus grande que celle d'hier soir à l'Hôtel-Dieu, mais surtout je n'avais remarqué aucune baie vitrée, pas la moindre fenêtre dans cette sorte de cagibi où l'on nous avait entraînés après la salle d'attente. J'ai tourné la tête. Pas de lit de camp, personne d'autre que moi ici. On avait dû lui donner une chambre voisine de la mienne et bientôt j'aurais de ses nouvelles. Le brun massif, dont je craignais qu'il ne nous attache l'un à l'autre par des menottes, n'était sans doute pas un policier comme je le croyais et nous n'avions aucun compte à lui rendre. Il pouvait me poser toutes les questions qu'il voulait, l'interrogatoire durer des heures et des heures, je ne me sentais plus coupable de rien. Je glissais

sur la neige et l'air froid me causait une légère euphorie. Cet accident de la nuit dernière n'était pas le fait du hasard. Il marquait une cassure. C'était un choc bénéfique, et il s'était produit à temps pour me permettre de prendre un nouveau départ dans la vie.

La porte était à ma gauche, après la petite table de nuit en bois blanc. Sur celle-ci, on avait posé mon portefeuille et mon passeport. Et sur la chaise métallique, contre le mur, j'ai reconnu mes vêtements. Au pied de la chaise, mon unique chaussure. J'entendais des voix derrière la porte, les voix d'un homme et d'une femme qui se répondaient dans une conversation paisible. Je n'avais vraiment pas envie de me lever. Je voulais prolonger, le plus longtemps possible, ce répit. Je me suis demandé si j'étais toujours à l'Hôtel-Dieu, mais j'avais l'impression que non, à cause du silence autour de moi, à peine troublé par ces deux voix rassurantes derrière la porte. Et la branche oscillait dans l'encadrement de la fenêtre. On viendrait tôt ou tard me rendre visite et me donner des explications. Et je n'éprouvais aucune inquiétude, moi qui n'avais

jamais cessé d'être sur le qui-vive. Peut-être devais-je ce brusque apaisement à l'éther que l'on m'avait fait respirer la nuit dernière, ou à une autre drogue qui avait calmé la douleur. En tout cas, le poids que j'avais toujours senti peser sur moi n'existait plus. Pour la première fois de ma vie, j'étais léger et insouciant, et c'était cela ma vraie nature. Le ciel bleu à la fenêtre m'évoquait un mot : ENGADINE. J'avais toujours manqué d'oxygène, et cette nuit un mystérieux docteur, après m'avoir examiné, avait compris qu'il fallait d'urgence que je parte en ENGADINE.

J'entendais leur conversation derrière la porte et la présence de ces deux personnes invisibles et inconnues me rassurait. Peut-être restaient-elles là pour veiller sur moi. De nouveau, la voiture surgissait de l'ombre, me frôlait et s'écrasait contre les arcades, la portière s'ouvrait et elle sortait en titubant. Quand nous étions sur le canapé du hall de l'hôtel, et jusqu'au moment où elle m'avait serré le poignet dans le panier à salade, j'avais pensé qu'elle était ivre. Un accident banal, de ceux dont on dit, au commissariat de police, que la personne conduisait « en état d'ébriété ». Mais maintenant, j'étais sûr qu'il

133701

Patrick Modiano
Accident nocturne



Accident nocturne Patrick Modiano

Cette édition électronique du livre
Accident nocturne de *Patrick Modiano*
a été réalisée le 28 mars 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070306381).

Code Sodis : N38748 - ISBN : 9782072376290.

Numéro d'édition : 133701.